Erwan Larher

# L'Abandon du mâle en milieu hostile

« Un très beau roman sur l'alchimie qui peut unir deux êtres. À lire absolument ! »
*ELLE*

J'AI LU

# L’abandon du mâle en milieu hostile

## DU MÊME AUTEUR

*Pourquoi les hommes fuient ?*, Quidam éditeur, 2019.

*Le livre que je ne voulais pas écrire*, Quidam éditeur, 2017 ; J'ai lu, 2018.

*Marguerite n'aime pas ses fesses*, Quidam éditeur, 2016 ; J'ai lu, 2018.

*Entre toutes les femmes*, Plon, 2015.

*Autogenèse*, Michalon, 2012.

*Qu'avez-vous fait de moi ?*, Michalon, 2010.

# ERWAN LARHER

## L'abandon du mâle en milieu hostile

ROMAN

Édition revue et corrigée par l'auteur.

© ÉDITIONS J'AI LU, 2019.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« C'est traître comme une fuite de gaz,
les souvenirs... »

Georges HYVERNAUD

« L'absurde naît de cette confrontation
entre l'appel humain
et le silence déraisonnable du monde. »

Albert CAMUS

Je te haïssais.

Avec tes cheveux verts, sales, tu représentais tout ce que j'exécrais alors : le désordre, le mauvais goût, l'improductive et vaine révolte juvénile. Tu malmenais ta féminité dans des hardes trouées, des guenilles comme jetées au hasard sur ton corps de ce fait insoupçonnable, sauf lorsque de trop larges mailles laissaient impudiquement entrevoir tes seins affriandeurs, ou quand tu portais ce pantalon écossais trop petit, moulant en diable, déchiré en de multiples endroits et garni d'épingles de nourrice – un mystère pour moi que la vogue de l'épingle de nourrice en 1977, une preuve en tout cas de ton infantilisme. Si tu avais été ma sœur, papa t'aurait reniée.

Je t'aurais volontiers évitée, mais tu avais atterri, deux mois après la rentrée, dans ma classe de terminale – certainement après avoir

été renvoyée de nombreux lycées. Ton entrée au milieu d'un cours d'histoire-géo consacré au fascisme mussolinien fit sensation : Dijon est une tranquille ville bourgeoise, qui abhorre le scandale, requiert un conformisme sobre. Tu lâchas un bonjour dédaigneux à notre enseignant, lui tendis un papier – preuve de ton intégration administrative – et allas t'asseoir en fond de salle, mâchoires serrées.

— Vous viendrez me trouver à la pause, mademoiselle, que nous voyions comment vous pourrez rattraper les cours.

Tu acquiesças. Je doutais que tu puisses rattraper, ni même attraper, quel que cours que ce fût. Tu n'étais pas comme nous, ta place n'était pas parmi nous, ton éruption infectieuse sur le sain tissu de notre terminale me démangeait déjà.

Je fis part le soir même à papa de la grande nouvelle de la journée. Cela relança le débat entre maman et lui sur les avantages de l'école privée. Papa avait refusé de m'y inscrire, tenant à vérifier une fois encore sa théorie sur la sélection naturelle : les plus forts gagnent toujours, et plus le milieu est hostile, plus ils en sortent puissants.

Ben voyons…

Quand tu arrivais le matin, les jours où tu daignais venir, une cigarette émergeait de ton profil, et tu en aspirais une entre chaque cours,

quitte à manquer le début de celui-ci pour profiter de la fin de celle-là. J'admirais le flegme (la résignation ?) des professeurs face à ta dégaine. Pasteurs consciencieux, ils se devaient, supposais-je, d'accepter au sein de leurs troupeaux même les plus galeuses des brebis, au nom de l'égalité républicaine des chances, le genre de principe qui me semblait alors ferment de médiocrité.

En cours, tu n'écrivais jamais rien. Jamais. Tu répondais aux questions d'un air altier, toujours avec pertinence cependant, aussi les enseignants excusaient-ils ta distance ironique et ta cynique désinvolture. Les quelques remarques que certains t'adressaient à l'occasion sur ton accoutrement ne te touchaient apparemment pas, et tu paraissais tout aussi lointaine quand ils complimentaient ton travail ou t'exhortaient à participer davantage en classe. J'aurais voulu te voir traînée par les cheveux hors des salles, sous les injures, et rejetée au loin, loin de mon monde ; j'aurais souhaité te voir lavée à grande eau dans la cour, tes nippes brûlées dans un grand autodafé ; j'aurais aimé… Mais rien. Rien que tolérance démocratique et muette réprobation. J'enrageais. Excellente élève, peu encline au chahut, le corps enseignant n'avait aucune prise sur toi.

Mon aversion épidermique à ton encontre en serait restée au stade du côtoiement contraint et compatissant si tu ne m'avais surclassé dans toutes les disciplines, surtout en économie – dont le professeur, M. Lordon, s'était pris d'affection pour toi. Avant ton arrivée, je jouissais de sa préférence. Je découvris les aigreurs de la jalousie et fis insidieusement courir le bruit que tu trichais pendant les interros. Presque toute la classe en fut bientôt convaincue, moi y compris par un sournois et inconscient mécanisme d'autopersuasion. Je n'avais aucune preuve, mais il ne pouvait y avoir d'autre explication à tes excellentes notes. Cette calomnie devenue évidence me consola de mon premier rang perdu. Je ne manquais jamais une occasion de déverser quelque propos fielleux sur ton compte : tu étais notre sujet de plaisanteries favori (avec ce pauvre vieux Fachinetti, le professeur de mathématiques. Tu n'as pas oublié Fachinetti, n'est-ce pas ?). Mais nous n'existions pas pour toi, ce qui avivait mon ressentiment. Tu semblais te suffire à toi-même, tout en vie intérieure, glissant, spectrale, sur l'amère méchanceté de nos virulentes pubertés.

Tu ne parlais à personne, tu te souviens ? Pas même aux quelques autres membres, perdus dans notre paisible univers scolaire, de la horde risible à laquelle je t'apparentais : les punks. Un ou deux groupuscules de fortes têtes

garantes de l'ordre firent parfois cercle autour de ta clope, à la récré, croyant t'impressionner par leur supériorité numérique et leur verbe haut, tantôt agressif, tantôt exagérément leste, cherchant sinon à t'humilier du moins à te faire perdre contenance. Je n'étais jamais bien loin, hyène avide de me repaître du spectacle de ta mise à mort. Tu faisais à peine l'effort de répliquer, murée dans ton mépris, et laissais la force d'inertie lasser les provocateurs. Un jour cependant, l'un d'eux, Bertrand, dépassa les bornes et fit l'expérience qu'il est rarement profitable pour des testicules de se faire heurter par un genou en mouvement. Lui et ses amis ne firent aucune publicité autour du peu glorieux incident, qui aurait pu te valoir un renvoi d'une semaine. Ton courage m'avait impressionné ; moi, je me serais dégonflé.

Le jour où nous fûmes désignés pour préparer un exposé ensemble, ayant dû, en désespoir de cause et en retard, m'asseoir à côté de toi, je crus défaillir, tandis qu'une houle de nuques ployées et de tressautantes épaules agitait la classe d'une hilarité mal contenue.

Tu ne voulus pas travailler en bibliothèque, refus qui m'arrangeait car je souhaitais être vu le moins possible en ta compagnie. Comme il était hors de question que je t'emmenasse à la

maison – la tête de maman… –, je fus contraint d'accepter d'aller chez toi.

— Ne t'inquiète pas, j'ai toute la documentation nécessaire.

Heureux de l'apprendre…

— Et puis on s'en fout des notes, non ?

Comment ça, « on s'en f… des notes » ? Parle pour toi ! Moi, je ne m'en fiche pas !

— C'est débile de vouloir classer les gamins, de leur inculquer le stress de la compétition. On brime leur personnalité, leur créativité.

Je n'entrai pas dans cette inique discussion, me contentant de noter ton adresse et l'heure du rendez-vous dans mon cahier de devoirs.

Je m'attendais à un taudis crasseux, à un père alcoolique et à une mère battue ; je fus courtoisement introduit dans un charmant hôtel particulier du centre-ville par une très belle femme, ta mère, qui m'indiqua l'emplacement de ta chambre après les civilités d'usage. La rebelle était donc une bourgeoise, une privilégiée ! Cela te rendit à mes yeux encore plus pitoyable : tu n'avais même pas l'excuse de circonstances socio-économiques défavorables pour justifier ton inesthétique marginalité. Je frappai à la porte de ta tanière, un peu intimidé – était-ce la musique qui débordait des murs ? *I'm a problem child, I'm a problem child*, comme si je ne le savais pas…

— Entre !

À problèmes, sans doute, mais enfant plus du tout, constatai-je. Oh mon Dieu ! Je n'avais jamais vu une femme nue, même pas en photo. Le spectacle n'avait qu'une lointaine parenté avec la planche anatomique des cours de sciences naturelles, qui m'avait appris à localiser utérus, trompes, vagin, vulve, sans m'avertir toutefois du potentiel déflagrant d'une observation extérieure *in vivo* de l'appareil urogénital féminin.

— Excuse-moi, je sors de la douche, me dis-tu de ta voix un peu rauque, sans pour autant te dissimuler à ma stupéfaction écarquillée.

Tu séchais tes cheveux dans une serviette, la tête légèrement penchée en avant. Ce jour-là, en une seconde, tu me réduisis à ta merci. Je sais maintenant que tu l'avais fait exprès.

Ainsi, tu avais un corps. Ainsi, tu étais un être humain et non un répugnant concept. Ainsi, tu pouvais être belle malgré tout.

Ta plastique suscitait des commentaires flatteurs et admiratifs parmi mes condisciples mâles plus expérimentés que moi en la matière – soit presque tous. Certains tentaient même, l'air de rien, de s'attacher tes bonnes grâces, avec dans l'idée de jouir du reste, mais les tactiques diverses aboutissaient toutes au même résultat : l'échec. Je ne prenais jamais part à ces conciliabules masculins, où l'on débattait des avantages et dysharmonies physiques,

souvent comparés, des filles du lycée. Je méprisais même, en mon for intérieur néanmoins, les participants à ces discussions triviales. Je fus cependant forcé ce jour-là de reconnaître leur clairvoyance à ton sujet, preuves à l'appui. Moi qui détestais les tatouages, je trouvai même les deux tiens seyants, en particulier celui que je n'avais jamais vu, et pour cause puisqu'il se situait au coin de ta menue toison – qui n'était, elle, flagrant manque d'harmonie pilaire, pas verte.

En un rinçage d'œil, toute la rancœur qui pourrissait en moi depuis des semaines disparut dans le vortex du désir. Ta proximité soudain me troublait, comme si mes sens devinaient quelques réjouissances potentielles à portée de main, dont ma conscience n'avait qu'une image vague et confuse, refoulée surtout en vue de préserver la cohérence et l'intégrité de mon monde et de ses certitudes. Je sais aujourd'hui que ce trouble, c'était ma chair qui se manifestait pour la première fois, timide, sans que je comprisse pourquoi brutalement quelque chose d'autre que ma volonté me dominait.

Tu t'habillas avec lenteur et sensualité à l'ombre de ma décontenance. J'avais envie de ne plus être moi, de ne plus être personne, de dire des phrases qu'on regrette après. En lambeaux, j'avais envie de me reconstituer dans tes bras, sans plus rien autour, tout arrêté, le monde aboli

et moi réduit à cette invraisemblable et explosive sensation d'émerveillement. Le réel me rattrapa au collet : personnages, lieu, contexte, exposé à préparer. Mais je n'étais pas indemne, même si je ne le compris que plus tard, même si je mis du temps à me déchiffrer.

L'image rémanente de tes seins perturba ma concentration ; je ne te fus d'aucune utilité dans le travail, d'autant que ce qui te tenait lieu de musique et massacrait mes tympans (le castrat excité qui chantait ses *big balls* avait été remplacé sous le saphir par un énervé qui haïssait les voitures rapides) n'avait qu'un rapport très aléatoire avec l'idéologie pétainiste, notre sujet d'exposé. Je m'efforçai de faire bonne figure tandis que mon esprit flottaillait dans ta chambre entièrement tapissée de posters, affiches, journaux, pages déchirées de romans, poèmes, Polaroids, papiers divers qui composaient un patchwork fascinant, même si esthétiquement discutable. Des graffitis, des citations, des dessins avaient été rajoutés par endroits. Papa ne m'aurait jamais laissé décorer mes murs de la sorte. Le lieu recelait également un nombre de livres impressionnant. Des livres partout, en piles, en vrac, parfois sur rayonnages. J'étais perdu dans ta pampa, loin des cow-boys et Indiens imprimés sur le papier-peint de ma chambre, dont petit je comptais les montures avant de m'endormir.

Notre collaboration recueillit 19/20. À la récréation suivante, je fus pressé de questions te concernant. Je me gardai bien de répondre la vérité, incroyable, effrayante : depuis que je t'avais vue sans tes oripeaux, dans l'intimité, tu m'attirais.

Je m'en voulais pour cet élan incontrôlable, dont je ne laissais rien paraître. Parce que j'étais timide. Et fier. Parce que, surtout, tu étais une anomalie, et qu'on ne s'entiche pas d'une anomalie. Quitte à faire face à une surproduction de testostérone, le lycée regorgeait de filles normales, aux cheveux sages retenus par des serre-têtes, aux jupes plissées, qui baissaient les yeux, voire rougissaient de manière adorable, quand un garçon osait leur adresser la parole. Mais à dire vrai, la gent féminine ne m'intéressait pas, ne m'avait jamais intéressé, et réciproquement. Je mettais leur indifférence à mon égard sur le compte de leur frivolité naturelle, de leur goût du superficiel, du clinquant. Or j'avais encore un peu d'acné, des lunettes, de bonnes notes et une collection de timbres – pas exactement un mâle dominant. Peu m'importait : je voulais réussir et n'avais nulle intention de folâtrer en chemin. Chaque chose en son temps, m'avait toujours conseillé papa. Contrairement à mes camarades, je ne draguais donc pas. Ma libido dormait sur ses deux couilles, bien au chaud sous ma morgue

d'adolescent studieux et arriviste. Elle aurait roupillé ainsi pendant cent ans sans cette collision avec ta nudité.

J'entrepris de t'apprivoiser, un peu malgré moi, sans me l'avouer vraiment. Je m'asseyais à ton côté le plus souvent possible, en particulier au réfectoire. Je donnai l'apparence du fortuit à ces rapprochements hélas peu loquaces. J'appris les noms des groupes de rock que tu aimais, et aussi que ce A entouré d'un cercle tatoué sur ton bras signifiait « anarchie ». Je me documentai à fond sur l'anarchisme. En pure perte, puisque jamais je ne réussis à replacer mes fraîches connaissances sur Stirner et Durruti dans une quelconque conversation avec toi. (Mais que l'on puisse ainsi s'afficher suppôt d'une théorie visant à supprimer les *règles* me dépassait.)

Malgré mes efforts, que je voulais les plus discrets possible cependant, tu continuais à m'ignorer comme tu ignorais le monde entier, bien calée dans tes impressionnants brodequins militaires à lacets rouges. Ma timidité engonçante se heurtait à ton indifférence, et la honte que provoquait en moi cette attirance indue empirait mon impuissance. Je ne savais par quel bout te prendre. Et puis tu m'intriguais : pourquoi brimer ainsi ta beauté ? Cultivée, intelligente, comment pouvais-tu t'abrutir d'une telle « musique », être si riche de savoirs et ne parler à personne ?

Quelque chose clochait. J'avais à cette époque un besoin maladif de certitudes, et tu ne correspondais plus à aucune définition de mon catalogue. Il devait y avoir une explication logique.

Après réflexions, mon rudimentaire appareillage hypothético-déductif n'en trouva qu'une seule recevable : tu souffrais, tu étais mal dans ta peau.

Je ne pensais plus qu'à toi, tu m'obsédais. Je te l'ai déjà dit, je sais, mais tu as toujours cru que j'exagérais. Pas du tout : j'étais possédé, et aucune de tes provocations de ce mois de mars 1978 n'entama mon idolâtrie. Le 13, tu passas quelques heures en classe revêtue d'un sweat-shirt blanc sur lequel était inscrit, au marqueur noir : « Enfin tranquilles, le téléphone ne pleurera plus jamais ! » ; ton refus de l'ôter te fit renvoyer pour le reste de la journée. Une semaine plus tard, c'est entièrement ointe d'huile moteur que tu débarquas en cours d'économie, en hurlant : « Shell tue les coquillages, Amoco assassins ! » Malgré son habituelle mansuétude à ton égard, M. Lordon te demanda de ne revenir que débarbouillée.

Le soir, dans l'austérité western de ma chambre, je t'écrivais des lettres tour à tour brûlantes, suppliantes, raisonnantes, que je déchirais

aussitôt. J'échafaudais des stratagèmes pour te rencontrer loin des autres, pour te séduire sans coup férir. J'imaginais, avant de m'endormir, des scénarios dont j'étais le héros ; ils me voyaient triompher de moult dangers pour te sauver et se concluaient en *happy end* par d'ardentes (mais chastes) étreintes. Toi abandonnée, admirative, conquise, contre mon torse protecteur…

À cette époque, j'eusse aimé avoir un véritable ami, un confident auquel faire part de mes tourments. Hélas, les jeunes de mon âge ne pensaient qu'à rouler des pelles, sortir en discothèque et jouer au football – la Coupe du monde en Argentine approchait. Moi, je n'étais ni séduisant ni footeux, et le potentiel socialisateur de la philatélie restait à démontrer. Je pratiquais le tennis, sport d'autant plus individuel en ce qui me concernait que tous les joueurs de la région me détestaient (qu'il me suffise d'admettre que je jouais pour gagner ; tout le temps). J'avais bien quelques camarades privilégiés au Club des jeunes libéraux, mais comment leur confesser que la femme qui me tourneboulait était celle-là même que je raillais sans relâche, une désaxée, une punk ? Ils m'eussent regardé avec moins d'horreur si je leur avais avoué désirer ma mère. Alors je m'anéantissais dans les études. Papa me serinait qu'il fallait travailler pour réussir ; j'en étais persuadé, malgré le démenti que ton exemple apportait à cette théorie. Papa avait

toujours raison, papa était la Loi, papa était le Bien.

Le 9 mai, ton *home-made* t-shirt proclamant « Jacques a dit : liberté ! » n'eut pas l'impact espéré, la faute à Aldo Moro.

Un jour que la fin imminente de l'année scolaire nous plongeait les pieds dans l'été et la tête dans les révisions, je résolus d'aller te parler, en cachette. Après tout, si tu faisais l'effort de me connaître, il te serait impossible de ne pas m'apprécier, malgré ma peau grasse et mes lunettes. Je pouvais t'apporter tellement !

Je fis donc le premier pas. Qui me coûta d'emblée, puisqu'il me fit franchir le seuil des Doigts dans la Tête, repaire honni autant que craint de tout ce que la région comptait d'inadaptés chevelus, oisifs envapés et handicapés sociaux. Ils y trouvaient la putrescente production littéraire, musicale et artistique (le lieu comportait une galerie à l'étage) de ce qu'ils nommaient respectueusement l'*underground* – on a les avant-gardes qu'on mérite. Je demandai, bredouillant et regard baissé, conseil à un disquaire, vite amusé par ma gêne et ma méconnaissance totale de la culture alternative (par mon allure *normale* aussi, sans doute).

— Mais t'es plutôt keupon, oï ou hard ?

— Euh… C'est pas pour moi en fait.

— Un cadeau pour ton père ? Nan, j'déconne !

Très drôle.

— Je crois que cette personne aime bien… Crass. Ça existe, Crass ?

Il me semblait avoir vu ce mot écrit au marqueur noir sur ton sac US, avec un cercle autour du A. Or je ne savais pas si c'était un nom de groupe ou une prise de position personnelle contre l'hygiène petite-bourgeoise.

— Crass ? Ouais, bien sûr, mec ! Alors écoute ça : Slaughter and the Dogs. Des bons gars de Manchester.

Après les petits craquements d'usage, l'électrique colère de l'équarrisseur britannique envahit l'échoppe. Je pris un air pénétré, hochant ma raie impeccable le plus en rythme possible.

— Import anglais, ça vient d'arriver, ajouta le vendeur, sûrement après avoir constaté que ma Weston droite battait la mesure comme elle pouvait.

— Oui, ça me semble bien, dis-je, moi qui jusqu'à toi n'avais rien écouté de plus rock que Michel Sardou.

Avec un sourire crispé qui se voulait entendu, je tendis un Montaigne, la moitié de mon argent de poche mensuel (d'habitude, je mettais cette somme sur mon compte-épargne). Le disquaire me rendit la monnaie en m'assurant que j'avais fait le bon choix. J'allais lui demander un paquet-cadeau quand mon esprit assembla chacune des lettres tatouées sur ses phalanges, ce qui m'évita

un probable lynchage : ses deux poings posés côte à côte sur le comptoir donnaient à lire un dissuasif « *FUCK YOU !* ».

Je sortis sans me retourner.

Toute la matinée, je guettai le moment propice. Il survint à la pause de midi, alors que tu t'éloignais vers un bistrot tranquille, peu fréquenté par nos condisciples. Allongeant le pas, je te rejoignis en quelques enjambées anxiogènes. Je ne pus dire que « tiens ! » en te tendant le 33 tours.

Je regrettai immédiatement mon geste.

Je regrettai de t'avoir suivie.

Suant de honte, priant pour qu'advienne une diversion (un avion qui s'écrase, M. Fachinetti courant nu dans la rue), je maudissais la partie rose à fleurs bleues de mon cerveau qui m'avait soufflé cette idée stupide. Comment me justifier ? Que faire ? Impossible d'avoir l'air naturel, normal. Mais pas d'échappatoire : tu étais là, j'étais là, le disque aussi, et je devais assumer, noué comme un lacet. Qu'est-ce qui m'avait pris, bon sang ?! Comment avais-je pu entreprendre une démarche aussi insensée – et onéreuse (un seul disque coûtait plus que le lot de timbres qui m'était mis de côté chaque mois par les PTT) ? Comment une idée qui m'avait semblé si fine avait-elle pu virer à ce point fiasco ? Je ne sus interpréter le regard dont tu me gratifias. Je ne

le soutins pas plus de trois secondes, un peu court pour un décryptage.

Tu interrompis *in extremis* le processus de fécalisation qui menaçait mon ego en me proposant d'aller voir un concert avec toi le vendredi suivant.

— Je connais les mecs qui organisent. Mais n'en parles pas, c'est un *gig* clandestin. Métal Urbain.

Métal Urbain ? Et puis quoi encore ? Plastique Rural ? (Mais Bertrand venait de prendre le prénom, tout le lycée chantait *Ça plane pour moi* (établir l'antériorité de The Damned sur le titre *Jet Boys Jet Girls* serait d'ailleurs l'une des grandes luttes de ta vie – toutes proportions gardées bien sûr.))

— Alors, ça te dit ?

Malgré la répulsion que m'inspirait l'effrayant adjectif « clandestin » accolé au concert, j'acceptai sans hésiter, intérieurement comblé, reconnaissant, extatique. Tout s'engrenait à la perfection. Je félicitai, enthousiaste, la partie rose à fleurs bleues de mon cerveau.

Papa et maman me donnèrent la permission de minuit. J'avais dit que je sortais « avec une copine ».

— Amuse-toi bien, fiston ! avait lancé papa avec un clin d'œil au moment où je franchissais la porte, sous le regard improbateur de maman.